

# Le Syndrome de Malévytch

Tome 1

**Philip Holmax**

Philip Holmax

# Le Syndrome de Malévytch

*Tome 1*

© Philip Holmax, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7018-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**Œuvre protégée le 22/02/2022 par le service Cléo + de la SGDL sous le  
numéro 53696**

# 1

« Vous savez. Je n'ai pas mis trop de temps pour saisir la particularité essentielle d'Alexandre Malévytch – mon unique voisin de palier.

Dès notre première rencontre, j'ai découvert un homme incapable de finir la plupart de ses actions, un homme qui réussissait parfois à en finir une, sans être tout à fait convaincu d'y être arrivé. Cet homme fuyait la fin comme le non-nageur fuit ces eaux trop profondes qui le tueraient à coup sûr.

Et dès notre première rencontre, le désir de l'observer et d'écrire des mots qui selon moi exprimeraient le mieux possible son caractère et son existence à l'allure inclassable s'est enraciné dans mon esprit.

Trois années plus tard, au milieu d'un dimanche pluvieux et presque glacial de novembre, j'ai quitté mon intérieur confortable et chauffé pour me procurer au plus vite sept cahiers à spirales épais, pour écrire tout de suite sur le cahier numéro 1 les premiers mots de mon témoignage, debout dans une rue déserte, sous l'eau, sans parapluie, ni chapeau.

Vous devez vous demander pourquoi j'ai attendu trois longues années avant d'acheter ces cahiers, avant de les ouvrir, avant de raconter, avec la régularité du coucou qui pousse la porte de l'horloge, la vie de ce voisin si étrange dans sa façon d'être

En ce qui concerne l'action d'envergure, je suis très proche de l'état mental de certains de mes patients. Je laisse ma vie limitée en durée accumuler plusieurs mois avant de songer à débiter cette action très importante – comme l'athlète qui s'entraîne et retarde sans cesse son entrée dans la compétition. Il n'est pas rare que j'ajoute une année, voire deux, à ces quelques mois d'attente, avant de commencer cette action très importante. Mais après avoir peiné à commencer, je garde la même direction jusqu'à ce que j'atteigne le but que je me suis fixé au départ. Bref, j'ai appris à finir.

Quatre années ont passé depuis l'achat de mes sept cahiers. Je n'exagère pas en affirmant que je suis devenu le biographe exclusif et consciencieux de la vie d'Alexandre Malévytch, un biographe intéressé, car je ne vous cache pas que j'ai aussi été motivé par des arrière-pensées en rapport avec mon activité rémunérée. J'ai noté tout ce que j'ai pu noter sur Malévytch dans mes sept cahiers à spirales épais. J'ai été forcé de rajouter des pages – opération manuelle compliquée mais exécutable.

Célibataire volontaire après des expériences infructueuses dont je suis le

principal « coupable », j'ai disposé de la liberté et du temps nécessaires pour cette entreprise de lutte contre l'effacement.

Cette entreprise a été favorisée par ma cinquantaine solitaire et finalement heureuse, car je n'ai jamais songé à me lancer dans une recherche éperdue de la Fontaine de Jouvence.

Vous ne connaîtrez pas mon âge précis. J'ai arrêté de fêter mon anniversaire – ou plutôt – les autres ont arrêté de fêter mon anniversaire depuis pas mal d'années en se contentant de me le souhaiter par habitude, et le plus souvent avec la distance d'un chat face à un bol de croquettes sans saveur. Le chat va en manger la moitié d'une, puis vite s'écarter et se consacrer à une occupation plus satisfaisante pour son équilibre personnel.

Cette entreprise des sept cahiers a été secrète, mais j'ai profité de l'aide involontaire, toujours supérieure à l'aide volontaire, apportée par de multiples langues qui ont concourru, sans le savoir, pour nourrir le plus possible mes sept cahiers. Je n'ai pas eu à ma disposition uniquement mes deux yeux et mes deux oreilles. Des dizaines et des dizaines de paires d'yeux et d'oreilles se sont mises à mon service, sans réclamer le moindre virement. Malévytch lui-même s'est livré en fonction de l'état de son humeur – un état qui montait et qui descendait dans la douleur, comme l'ascenseur usé de notre immeuble. Je me suis transformé en son miroir préféré et en son magnétophone de poche. Les deux ne se sont jamais quittés. Le miroir, doté d'une mémoire gigantesque, a déambulé, sans aucune gêne, dans toutes les pièces des appartements de l'immeuble, des caves jusqu'aux combles. Le magnétophone a toujours suivi les pas du miroir. Comme Garou-Garou, les deux compères ont traversé les murs sans aucun effort et se sont promené l'air de rien pour écouter et enregistrer tous les événements. Peut-être que certains d'entre vous jugeront que je ne suis qu'un petit voleur de conversations.

Aujourd'hui, je suis arrivé à la fin de mon action. Vous voyez mes sept cahiers sur la table étroite. Ils sont tous ouverts. Ils laissent les phrases s'échapper et errer. Peut-être que ces phrases se fixeront et évolueront dans un esprit qui n'est plus le mien.

L'appétit d'un seul esprit suffit pour qu'elles se sentent tout à coup revivre... »

Alexandre Malévytch porte un nom de famille russe, mais il n'est pas du tout russe, au contraire de feu son grand-père, Anton Malévytch. Ce dernier émigra en France deux ans après la nuit du 7 au 8 novembre 1917. Il n'était ni un Blanc en danger de mort, ni un Rouge prêt à exporter la révolution bolchevique, et pas

du tout un agent double – Rouge et Blanc à la fois, ou tantôt l'un, tantôt l'autre, en fonction du temps qu'il fait ou de ses états d'âme ou du montant des rétributions reçues.

Après une nuit blanche consacrée à la roulette dans un casino clandestin, Anton Malévytch était tombé fou amoureux d'une jolie femme française, croisée au hasard dans une sombre ruelle moscovite. Malgré la fatigue extrême, malgré la perte de toutes ses économies, et aussi de toutes les économies de sa sœur et de sa mère, et aussi de la conséquente avance « offerte » par un ami usurier, il avait remarqué dans la pénombre, avec ses yeux de chat errant, les larges et moelleuses hanches de la demoiselle, et les avait jugées fantastiques. Alors, il n'avait pas hésité à suivre cette femme inconnue et à l'aborder à quelques mètres de l'hôtel où elle résidait. La jeune femme ne fut pas du tout choquée, et encore moins offensée. Elle se prénomait Aurore et se débrouillait plutôt bien en russe. Elle était venue passer trois mois à Moscou pour améliorer sa pratique du violoncelle. Lorsqu'elle fit son retour à Paris, Anton portait tous les bagages d'un air ravi, mais avec une légère inquiétude dans le ventre, car son ancien ami usurier lui avait promis de le poursuivre partout où il tenterait de se cacher.

Quelques semaines plus tard, Anton et Aurore se marièrent. Aurore était enceinte d'un garçon.

Faux Russe, Alexandre Malévytch est contraint de supporter ces interrogatoires, où suintent les préjugés des obsédés du prénom, du nom, des origines, qui le croient de sang russe, avant de mieux le connaître ou de ne jamais le connaître.

Quand ils apprennent la vérité, ils sont nombreux à exprimer à moitié leur déception.

« Ah vous n'êtes pas russe ? »

« Pas du tout... Je suis né en Alsace... »

« En Alsace ? »

« Oui... Mais... Je ne suis resté qu'une petite semaine... De ce que je crois savoir... Ma mère a quitté Paris pour accoucher toute seule à Strasbourg... Et elle est vite repartie... Pour retourner à son point de... Enfin vous voyez ce que je veux dire... »

« Vous n'êtes donc pas alsacien ? »

« Non... Parisien... Enfin... J'habite à Paris... C'est un fait... Oui... Une adresse à Paris me classe dans la catégorie des Parisiens... Mais... Au fond... Si vous allez au-delà de l'adresse... Qu'est-ce qu'un Parisien ?... Je n'en sais... Je n'en sais... Rien... »

Et il accentuait ce « rien », ce qui exaspérait ses interlocuteurs en quête de certitude.

Finalement, pour une majorité presque absolue, il aurait été plus simple, voire vital, que son grand-père Anton Malévytch n'ait pas joué tout son argent, enfin l'argent des autres, à la roulette, et fût resté à Moscou.

Malévytch en veut à sa mère d'avoir choisi le prénom « Alexandre » comme une autocrate – l'autre n'a conquis le droit de choisir que le second prénom.

Ce premier prénom est un signe extérieur de plus en faveur du quiproquo sur sa pseudo-appartenance à la nation russe.

En réalité, sa mère s'est prise d'affection pour le prénom « Alexandre » après avoir regardé plusieurs fois le film où l'acteur Philippe Noiret joue le rôle d'un paysan pas du tout moujik, peut-être beauceron, surtout en surmenage, qui, à la mort de sa femme elle-aussi autocrate, décide de mettre fin à une destinée stakhanoviste pour le coup, mais subie, et de passer ses journées au lit en compagnie d'un trombone rutilant et d'un fox terrier à poil ras très futé et très serviable. Son choix n'a donc eu aucun lien avec les trois tsars de Russie qui portaient le même prénom – Alexandre !

Influencée par des slogans détonants de son époque, sa mère a choisi, seule, le prénom d'un paresseux accompli, d'un paresseux heureux qui donnait du sens à sa paresse, un sens contemplatif, un sens révolutionnaire dans une campagne française conservatrice, qui dirigeait toutes les énergies vers le travail productif et le travail utérin. Plus tard, lorsque son fils tarderait à faire ses choix d'homme à la recherche de son indépendance, elle regretterait de lui avoir donné, seule, ce prénom, qui, pensait-elle, avait peut-être déterminé la principale partie de sa personnalité.

Pour le nom, ni elle, ni l'autre, n'ont choisi. Ils ont obéi au Code civil.

Alexandre Malévytch ne déteste pas son nom. Il lui est même très utile pour démasquer les pédants, suivis de près par leur question favorite.

« Malevitch ? Comme Kasimir ? Le grand et admirable peintre du « carré noir sur fond blanc » ! »

Alexandre Malévytch envoie toujours la même riposte nerveuse, avec une expression du visage froide comme l'azote liquide qui dissout les verrues.

« Non... Il y a un Y à la place du I... Et le E ne se sépare jamais de son accent aigu... Je sais que les accents sont... maltraités... Mais je suis très fier de cet accent sur une lettre de mon nom... Et entre nous... « Ce carré noir sur fond blanc »... Cela ressemble à un canular organisé par Kasimir... Non ? »

Et Malévytch se fiche d'être pris pour un orgueilleux.

« Orgueilleux »... « Froid »... Voilà de belles caractéristiques de « l'âme russe » pour offrir des concessions aux adeptes du discours sur les racines – des concessions à perpétuité.

Moi, je ne lui ai jamais posé de question sur son patronyme. Lors de ma première soirée après mon aménagement, je me suis rendu en pyjama et en pantoufles jusqu'aux boîtes aux lettres, avec l'intention de recenser toutes les étiquettes. Grâce aux indications d'étage et de porte, j'ai fini par découvrir l'identité de mon unique voisin de palier. Mais j'ai été surpris par un autre voisin, qui rentrait tard d'un dîner, et qui a compris que je fixais la plaque « M. Alexandre Malévytch », et qui s'est tout de suite lancé dans des commentaires plutôt acides sur ce voisin de palier, que je n'avais encore jamais croisé de ma vie.

Oui, je me répète, les autres voisins adorent parler sur Alexandre Malévytch. Ils le jugent tous « velléitaire » – sans jamais prendre le temps de la réflexion et du débat. Ils se contentent de répéter le résultat d'un procès expéditif, qui semble avoir eu lieu le jour où Malévytch est né.

Après, je ne peux pas contester que Malévytch partage un point commun avec « le velléitaire ». Il est rare qu'il termine une action commencée. Mais la cause est différente. Ce n'est pas un manque de volonté qui le rend comme il est. Au contraire, il lui faut un maximum de volonté pour continuer à exister face à un rythme de vie aussi décalé qu'épuisant, même si vous n'entendrez jamais Malévytch s'en plaindre, car ce n'est pas le genre d'homme à transformer son prochain en mur des lamentations.

Et si vous ajoutez, en guise de primes, les taquineries, les on-dit, les sarcasmes, et surtout l'isolement, et toutes les autres conséquences peu réjouissantes notées avec le plus de fidélité possible sur mes cahiers à spirales épais, qui est en position d'affirmer que Malévytch est dénué de volonté ?

Non, Alexandre Malévytch est au-delà du « velléitaire ».

Le matin, Alexandre Malévytch ne se lève pas tard, mais toujours une heure après la sonnerie du réveil à l'allure plus que démodée. Il n'oublie jamais de maudire ce monde qui le force à quitter son lit, à mettre fin à sa nuit de sommeil, parfois remplie par des rêves délicieux et trop courts.

Il n'est pas rare qu'il se pose cette question tout haut :

« Pourquoi je me réveille ? »

Il entrouvre les yeux avec difficulté, juste trois secondes, les referme pendant un quart d'heure, les entrouvre de nouveau quelques secondes de plus, relève la

couette, commence à accepter l'idée de se mettre debout, en se montrant quand même plus vif d'esprit que le premier grand singe qui se déplaçait à quatre pattes et qui décida un jour, après d'innombrables hésitations, de devenir un bipède. Mais la régression guette Alexandre Malévytch. Il saisit de nouveau la couette pour se couvrir les jambes, s'apprête à la tirer vers lui, à l'utiliser pour se couvrir le corps tout entier. Mais, d'un geste brusque, il repousse cette couette qui lui brûle la peau, et se redresse, se frotte les yeux, baille, s'étire, pose ses pieds sur le sol, se regarde dans la glace, qui est à droite de son futon, donne à son corps l'impulsion pour se mettre debout. Mais il ne fait pas son premier pas de la journée, car il est capable de tourner sur lui-même comme un danseur, et de se recoucher, pour recommencer à se lever dans les mêmes conditions dix minutes plus tard. C'est sa seule gymnastique quotidienne. Il y met le plus d'application possible. Une fois la journée bien avancée, il lui arrive de se remettre au lit pour une sieste, non pas à heure fixe, comme un retraité âgé et souffreteux cloué à ses habitudes comme Jésus à sa croix, mais quand il en a envie, à n'importe quelle heure. Alors, il s'enroule dans sa couette, habillé de sa tête jusqu'à ses pieds, et attend que le sommeil de la nuit revienne engourdir tous les membres de son corps.

Il dort plutôt mal. Il n'est pas insomniaque, sauf s'il est réveillé au milieu de la nuit, non pas pour construire une réponse à une interrogation fondamentale sur l'état de son moi profond, non pas pour se poser des centaines de questions sur l'événement marquant de sa journée. Il se réveille au milieu de la nuit pour soigner une migraine aiguë, fourbe, car elle a commencé à faire son œuvre néfaste pendant qu'il dormait. Il doit alors se lever, avaler dix-sept pilules de couleur différente, manger quelques madeleines, patienter deux heures avant de se rendormir, à cause de l'effet secondaire euphorisant des médicaments. Non, il dort plutôt mal, parce qu'il se lève plusieurs fois dans la nuit pour accomplir des actes courts, impératifs, qui se succèdent dans des intervalles plus ou moins longs, comme des trains de banlieue dans une gare. Il doit récupérer une des deux boules en cire sortie trop tôt de son nid, boire de l'eau, aller aux toilettes, ouvrir la fenêtre de la chambre, fermer la fenêtre de la chambre, baisser le chauffage, augmenter le chauffage, enfiler des chaussettes, retirer les chaussettes... Une fois l'acte à moitié accompli, il arrive à se rendormir, nerveux, parce qu'il sait qu'un énième acte du même genre le réveillera à nouveau. Les trains n'ont pas un horaire d'arrivée précis. L'enchaînement des trains ne cesse jamais.

Si le lever est un moment pénible, la préparation du petit déjeuner est son plus